

du sentiment vrai, de l'esprit et de la grâce ; il ne s'élève au-dessus des basses régions où la liberté des théâtres l'a conduit que lorsque paraît un ouvrage tout-à-fait hors ligne, qu'on ne peut ignorer sans compromettre les intérêts de l'amour-propre et auquel il faut absolument faire accueil. Et encore les beautés qu'il renferme ne sont-elles pas toutes remarquées ; le succès de cet ouvrage est devenu d'autant plus difficile à obtenir qu'il serait plus légitime.

FÉLIX CLÉMENT.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

(Extraits du SUPPLÉMENT à la *Biographie universelle des Musiciens* de F. J. Fétis, — Par M. Arthur Pougin,)

CONCERNANT DIVERS

MUSICIENS CÉLEBRES

QUI ONT VISITÉ L'AMÉRIQUE, OU DONT LA RÉPUTATION,
OU LES ŒUVRES
SONT PLUS PARTICULIÈREMENT CONNUES ET ESTIMÉES

Au Canada.

BIZET (ALEXANDRE CESAR LEOPOLD) connu sous le nom de Georges, compositeur extrêmement distingué, né à Paris le 25 octobre 1838, mort à Bougival le 3 juin 1875, dans sa trente-septième année, était l'un des jeunes artistes qui semblaient devoir se mettre à la tête de l'école musicale française et à qui la gloire paraissait réservée. Fils d'un professeur de chant, Bizet avait été, au Conservatoire, un triomphateur précoce, et avait fait dans cet établissement des études exceptionnellement brillantes. Elève d'abord de M. Marmontel pour le piano, de M. Benoist pour l'orgue, il était entré ensuite dans la classe de composition d'Halévy après avoir travaillé l'harmonie sous la direction particulière de Zimmermann. Agé d'environ neuf ans lorsqu'il était admis à suivre les cours de l'école, il obtenait sa première récompense avant d'avoir atteint sa onzième année, et voici la liste de toutes celles qu'il reçut : 1er prix de solfège (1849) ; 2me prix de piano (1851) et 1er prix (1852) ; 1er accessit d'orgue (1853) 2me prix (1854) et 1er prix (1855) ; 2me prix de fugue (1854), et 1er prix (1855) ; enfin, deuxième grand prix de Rome à l'Institut (1856), et premier grand prix en 1857.

Bizet dont les tendances wagnériennes n'étaient un mystère pour personne, et qui pendant de longues années, afficha le mépris le plus complet pour la forme et le genre de l'opéra-comique, fit cependant ses débuts de compositeur dramatique d'une façon assez singulière. M. Offenbach, alors directeur du petit théâtre des Bouffes-Parisiennes, venait d'ouvrir un concours pour la musique d'une opérette, et le vainqueur de ce concours devait voir représenter son œuvre sur cette scène minuscule ; soixante-dix-huit compositeurs se présentèrent, parmi lesquels, à la suite d'une épreuve préparatoire, six furent jugés dignes d'entrer définitivement en lice ; ces six concurrents étaient, par ordre des mérites, MM. Bizet, Dermersmann, Erlanger, Charles Lecocq, Limagne et Maniquet. Tous furent chargés de mettre en musique un livret intitulé *le Docteur Miracle*, et au bout de quelques semaines, le jury chargé de l'examen des partitions proclama vainqueurs, *ex aequo*, MM. Charles Lecocq et Georges Bizet. Par une sorte d'ironie du

sort, il se trouvait que, de ces deux jeunes artistes, l'un, M. Lecocq, devait être le transformateur du genre de l'opérette, que tous ses efforts tendraient à faire rentrer dans le giron de l'opéra-comique, tandis que l'autre, Bizet, devait se montrer le plus mortel ennemi de cet opéra comique, et professer le plus profond dédain pour les musiciens qui l'avaient porté à son plus haut point de splendeur !

Ceci se passait en 1857, et les deux partitions couronnées du *Docteur Miracle* étaient exécutées toutes deux au Bouffes-Parisiennes, celle de M. Lecocq le 8 avril celle de Bizet le 9 avril, sans que le public fit un accueil bien chaleureux à l'une ni à l'autre. Trois mois après, Bizet concourrait de nouveau à l'Institut, obtenait son premier prix, et partait bientôt pour Rome. D'Italie où il travailla très-sérieusement, il fit avec exactitude à l'Académie des Beaux-Arts les envois que chaque élève de l'Académie de France à Rome est tenu de lui adresser par les règlements. C'est ainsi que la première année il envoya un opéra bouffe italien en deux actes, *Don Procopio* (1), la troisième année deux morceaux de symphonie et une ouverture intitulée *la Chasse d'Ossan* et la quatrième année un opéra-comique en un acte, *la Guzla de l'Emir*. De retour en France au bout de quelques années, il s'y livra d'abord au professorat, puis songea à se produire sérieusement au théâtre. Il y réussit plus promptement que beaucoup de ses confrères, et le 30 septembre 1863 il donnait au Théâtre-Lyrique *les Pêcheurs de Perles*, grand opéra en trois actes, qui fut suivi, le 26 décembre 1867 de *la Jolie Fille de Perth* grand opéra en 4 actes et 5 tableaux. Ces deux ouvrages, conçus dans le style wagnérien, était fort remarquable au point de vue de la facture et de l'instrumentation, et annonçait un jeune maître déjà très-sûr de lui sous ce rapport ; mais l'un et l'autre laissaient considérablement à désirer, en ce qui concerne l'inspiration et la pensée musicale. Le public fit un froid accueil à ces deux productions, dans lesquelles l'auteur avait sacrifié à une sorte de mélodrame traînante et indéfinie, parsemée d'audaces harmoniques un peu trop violentes les deux qualités sans lesquelles il n'est point de véritable musique, je veux dire la vigueur du rythme et la franchise du sentiment tonal.

Bizet prit une revanche en faisant exécuter à peu près dans le même temps, aux Concerts populaires, deux fragments d'une symphonie qui furent reçus avec beaucoup de faveur, et qui se faisaient remarquer par une bonne couleur et une rare vigueur de touche. Mais il revint bientôt à sa première manière, en donnant à l'opéra-Comique (22 mai 1872,) un petit ouvrage en un acte, *Djamileh* production étrange, dans laquelle il semblait avoir voulu accumuler à plaisir toutes les qualités les plus anti-scéniques dont un musicien puisse faire preuve au théâtre. *Djamileh* n'eut aucun succès. Cependant, comme Bizet n'était pas seulement un artiste d'un très-grand talent au point de vue de la pratique et du savoir, mais qu'il y avait chez lui toute l'étoffe d'un créateur, il revint à un plus juste sentiment des nécessités de l'art, en écrivant pour un joli

(1) Voici comment le rapporteur des travaux envoyés de Rome appréciait cet ouvrage, dans le compte-rendu de la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts de 1859 : "Cet ouvrage se distingue par une touche aisee et brillante, un style jeune et hardi, qualités précieuses pour le genre comique." Cela paraît étrange aujourd'hui à quiconque a pu apprécier le tempérament musical de Bizet et son horreur, au moins apparente pour le genre bouffe ou même tempéré !